

ALPHONSE KARR.

LES

GUÊPES

Mai.

PARIS.

SE VEND AU BUREAU DU FIGARO,
16, rue du Croissant,

1840.



IMPRIMERIE DE CÉSAR BAJAT,
RUE MONTMARTRE, 131.



LES GUÊPES





SOMMAIRE.

Condamnés à la vertu.—M. de Remilly.—M. Molé.
—M. Soult.—M. Janin.—S. M. Louis-Philippe.—
Le duc d'Orléans.—La carte à payer.—Les nou-
velles recrues.—Les chevaux du roi.—M. Hope.
—M. de Vigogne.—M. de Strada.—Napoléon,
Louis XVIII, Charles X.—Les chevaux d'Abd-el-
Kader. — Pacha. — M. de Montalivet. — Le duc
d'Aumale.—M. Adolphe Barrot. — M. Ganai. —
Les dames bienfaisantes. — M. Panel. — M. de
Flottow.—Combien coûte sa musique aux Polonais.
—M. de Castellane.—Les lions.—Réglement de
la salle de danse de Mme veuve Deleau.—Ques-
tion du pain.—M. Bugeaud, protecteur de la viande
française.—Petits cadeaux. — M. Brucker.—M.
Romieu.—Question d'Orient.—Le bouquet de ma-
riage. — Les circonstances atténuantes. — Le
N° 1266.—M. de Rovigo.—M. de Saint-Pierre.—
M. de Bazancourt.—M^e Dupin et le maréchal

Clauzel.—Le soleil.—Un perruquier.—Modestie
 de M. Casimir Delavigne.—M. Germain.—M. For-
 tuné.—Folie de vieille femme.—M. Walewski.—
 M. Thiers.—M. de Rémusat.—M. Gisquet.—M.
 Pillet.—Mlle R.—Les femmes laides.—M. Cousin,
 disciple de Platon.—M. Villemain.—Mme Collet,
 née Revoil.—M. Droz.—Un homme qui a froid.
 Chansons de table.—M. Guizot.—M. Vêren.—Le
 roi et M. Thiers dévoilés.—M. de Cormenin cou-
 ronne des rosières.—Les initiales.—Longchamps.
 —M. de Feuillide.—M. Méville.—Babel.—M.
 Altaroche.—M. Desnoyers.—Sur la société des
 gens de lettres.—Un conseil de révision.—M.
 Listz.—Un monsieur très méchant.—Les chanteurs
 contemporains.—Quelque chose de neuf.—His-
 toire d'un peintre et de son tailleur.—Mémoires
 d'une jeune fille.—Les lovelaces du ministère.—
 Mmes L..., E..., B..., etc.—Politique des femmes.
 —M. Thiers et Antinoüs.—M. de Balzac et Apol-
 lon.—Le fidèle Berger.—M. Vivien.—M. Pelet
 (de la Lozère).—L'Angleterre.—Commerce à main
 armée.—Le soufre et l'opium.—Embarras des
 journaux ministériels.—Les baisers de M. de
 Rambuteau.—M. Poisson.—Frayeur de l'auteur
 des *Guêpes*.—Une matinée chez Mme W ***.—
 Les vicomtes.—M. Sosthènes de la Rochefoucault.
 —M. de Châteaubriand —M. Ch. Delaunay.—M.
 d'Arlincourt.—Comment appeler les *auditeurs*
 quand ils n'écoutent pas.—Dupré et M. Isabey.—Le
 chapeau à fresques.—Réjouissances à l'occasion
 du mariage du duc de Nemours.—Le char-à-bancs.
 —M. Fould.—M. Michel (de Bourges).—Mme de
 Plaisance.—M. Roussin n'ose pas s'accorder ses
 propres faveurs.—Un juré innocent.—Aux lec-
 teurs des *Guêpes*.—M. Vivien.—M. Baude.—M.
 Villemain.—M. Hugo.—*Post-Scriptum*.—Am-
 nistie.

AVRIL.



MERCREDI, PREMIER AVRIL. — Lorsque le parti aujourd'hui au pouvoir était dans l'opposition, on se rappelle ses clameurs contre la corruption que le gouvernement exerçait sur les fonctionnaires publics. Les gens clairvoyans s'apercevaient bien qu'il y avait dans ces plaintes plus de jalousie que de vertueuse indignation; — mais il était

destiné au ministère Thiers de rendre la chose évidente à tout le monde.

Les amis du 15 avril et du 12 mai, c'est-à-dire de M. Molé et de M. Soult, dirent aux nouveaux arrivés : — Parbleu, messieurs, puisque vous voilà, vous allez s'il vous plaît nous édifier par la pratique de toutes les austérités que vous avez exigées de nous avec tant de bruit et de sévérité.

Pour commencer, M. de Remilly déposa sur le bureau du président une proposition posant en principe et en loi qu'à l'avenir aucun fonctionnaire public ne pourrait obtenir d'avancement pendant le cours de son mandat législatif.

Je suis déterminé à ne pas prendre le gouvernement constitutionnel au sérieux, — sans cela, je ferais remarquer ici, — que cette proposition est inutile. — Un député promu à de nouvelles fonctions est soumis à la réélection ; — c'est un hommage complet à la souverai-

neté des électeurs qui sont libres de lui retirer leur mandat. La proposition de M. de Remilly attaque cette souveraineté en exagérant les pouvoirs de la chambre basse. — Les députés doivent faire des lois et non des députés ; — mais cela m'est égal, — je trouve la plaisanterie excellente — de condamner ces pauvres honorables à l'exercice des vertus qu'ils ont préconisées, — et j'approuve fort en ce sens M. de Remilly.

Les incorruptibilités fatiguées — crient beaucoup.

En effet, que devient la politique constitutionnelle, dont un philosophe faisait cette définition. — *« C'est l'art de faire payer à une nation la corruption de ses représentans. »*

= Janin est allé un de ces jours passés aux Tuileries. — Le Roi lui a dit : Je ne vous vois pas souvent, mais je vous lis. Le duc d'Orléans l'a ensuite pris par le bras et a causé avec lui. — Janin, qui était venu en habit de

ville, a dit au duc d'Orléans : — Ma foi, puisqu'on me reçoit si bien ici, je vais me faire faire un habit.

= Le quart-d'heure de Rabelais que nous avions signalé est tout-à-fait arrivé. — On a présenté au nouveau ministère la *carte à payer* des dévoûmens, vertus et incorruptibilités qu'il a consommées. — Le gargantua trouvant le total supérieur au contenu de sa bourse, — refait l'addition dans l'espoir d'y trouver une erreur, et gagne un peu de temps.

Généralement on dit aux impatiens : — Ce que je vous ai promis, je vous le promets encore. — Mais le parti conservateur observe; attendons que les vendanges aient rappelé les députés chez eux.

Les plus pressés et les plus embarrassans sont les journaux, — nouvelles recrues ministérielles : — le *Constitutionnel*, — le *Courrier Français*, — le *Siècle*, — le *Messenger*, — le *Nouvelliste*.

Pour le *Moniteur Parisien* et les revues qui faisaient partie du mobilier précédent, ils se sont eux-mêmes installés et traités en amis de la maison.

Les seuls journaux *libéraux* qui soient restés dans l'opposition sont — le *Commerce* et le *National*.

Le *Journal des Débats*, — qui a appartenu successivement à tous les ministères, — tient rigueur à M. Thiers qui prétend le braver.

On dit que le *Journal des Débats* est encouragé dans son incorruptibilité par une subvention qu'il reçoit directement de la liste civile, — mais je n'ai pas à ce sujet de renseignemens assez précis pour pouvoir l'affirmer.



2. — Comme je revenais hier de chez Gatayes qui demeure aux Champs-Élysées, — je vis passer de très beaux équipages et de superbes chevaux appartenant à M. Hope.

Des piqueurs au galop annoncèrent la voiture du Roi, et je fus alors saisi d'une émotion pénible en voyant ses chevaux ; ils allaient un train médiocre, — sur les huit, deux seulement trottaient et les autres se livraient à un galop plus ou moins intempestif et irrégulier. Je me rappelai les beaux attelages de l'empereur Napoléon, — de Charles X — et de Louis XVIII qui, mené avec la plus grande rapidité, disait à son cocher : — Germain, tu me conduis comme un fiacre.

Quelques temps auparavant, j'avais rencontré la Reine de France. S. M. sort ordinairement en daumont, eh bien ! je ne lui ai jamais vu quatre chevaux bien ensemble.

Sous Charles X, M. de Vigogne allait tous les ans en Normandie remonter les écuries du roi. — On ne montrait pas un cheval avant

que M. de Vigogne eût fait son choix. — Les chevaux achetés, on les plaçait à la réserve de Versailles où on les *entraînait* et où on les gardait pendant un an avant de les admettre dans les écuries.

Aujourd'hui, M. de Strada, qui a la direction des écuries du roi Louis-Philippe, va acheter des chevaux en Allemagne, où il prend le reste des marchands, et ces chevaux, à peine arrivés, sont mis à la voiture immédiatement.

Chez le roi, — un cocher est payé 100 francs par mois, — c'est à dire 25 ou 30 fr. de moins que dans les bonnes maisons. — Quelques palfreniers n'ont que 45 fr. — J'en sais un qui a quitté la maison du roi pour entrer chez un marchand de chevaux.

Les meilleurs chevaux du roi proviennent de l'ancienne liste civile, et ceux qui existent encore sont très vieux. Je ne compte pas les

animaux envoyés par Abd-el-Kader, estimés un écu la pièce.

En 1830, le Bey de Tunis envoya au duc d'Angoulême un cheval d'une grande beauté, appelé Pacha. — Ce cheval n'arriva à Paris que le 20 juillet 1830, et ne fut pas inscrit sur les contrôles des écuries. — Après la révolution, M. de Guiche chargea Landormy père de le vendre pour le duc d'Angoulême. — Il fut acheté par le roi Louis-Philippe: s'il vit encore, c'est le seul beau cheval du roi. — Mais il n'a pas moins de dix-huit ou vingt ans.

Le roi Louis-Philippe, comme l'empereur Napoléon, ne monte que des chevaux connus en Normandie sous le nom de *bidets d'allure* et que l'on paie de 1,000 à 1,200 francs. — Mais l'empereur avait de magnifiques attelages.

Sous Charles X, — les chevaux de réforme se vendaient 1,500 francs. — Quand on vend

les chevaux réformés des écuries de Louis-Philippe, — jamais leur prix ne s'élève à 500 francs. On en vend 70, 60 francs, et quelquefois même 40 et 30 francs. — De sorte que *la veille* de la réforme le roi se trouve avoir été mené par des chevaux d'une valeur de 30 francs. — En 1834, — le marquis de Strada a acheté pour le roi, à la foire de Caen, un cheval qui avait été refusé en dépôt de remonte pour les dragons.

Il y a quelque temps, aux écuries du Roule, — M. de Montalivet remarqua un cheval taré dans les nouvelles acquisitions du marquis de Strada, — cheval dont un palfrenier disait à demi-voix : — En voilà un dont je ne donnerais pas un œuf dur. — Monsieur le comte, dit M. de Strada, — j'ai acheté ce cheval d'un pauvre paysan dont le sort m'a fait pitié. — Monsieur le marquis, répliqua M. de Montalivet, il fallait lui donner 500 francs de la part du roi et lui laisser son cheval.

Les marchands de chevaux de Paris — ont

fait présenter au roi, par le général Durosnel, une supplique contre M. de Strada qui décourage les éleveurs de Normandie, en n'achetant presque pour les écuries royales que des chevaux étrangers. — Elle paraît n'avoir pas été prise en considération; car on n'a pas renvoyé *l'écuyer ordinaire* du roi à la barrière des Bons-Hommes, où il a été contrôleur entre deux fortunes.

La préfecture de police, très sévère aujourd'hui à l'égard des voitures publiques, exige la réforme des chevaux dont l'âge, les forces ou l'apparence ne sont pas convenables, — Je ne sais comment les chevaux du roi soutiendraient un pareil contrôle.

Le duc d'Orléans a peu de chevaux, — trente ou quarante, — mais ils sont généralement assez beaux, et ses écuries sont parfaitement tenues.

Je ne compte pas parler aujourd'hui des haras dont j'aurai un jour ou un autre d'assez

curieuses choses à dire. — Je raconterai seulement qu'au mois d'octobre 1835 (je crois), comme on allait vendre au haras du Pin les chevaux de réforme, on apprit tout-à-coup que M. Thiers allait arriver. — On songea alors que les écuries ne contenàient pas le nombre de chevaux exigé par le règlement et par le budget,—et on fit rentrer deux des réformés, qui restèrent au haras. — L'un des deux était cornard et l'autre n'avait jamais produit.



3. — Le duc d'Orléans et le duc d'Aumale sont partis pour l'Afrique. — C'est la réalisation d'une promesse que le prince avait faite à la fin d'un banquet, lors de son dernier voyage. — Une situation singulière est celle des princes de la famille royale en France; quelques soient leurs goûts, leur

tempérament, leur caractère, leurs penchans, il faut qu'ils soient militaires. Il y a un impôt pour le paiement duquel tout citoyen un peu aisé se fait remplacer:—c'est l'impôt que la conscription lève tous les ans sur la population, c'est l'impôt du sang. — Les princes de la famille royale seuls le paient toujours *en nature* et pendant toute la vie.

= M. Adolphe Barrot, consul-général de France à Manille, est arrivé à son poste. M. Adolphe Barrot est le frère du chef des *incorruptibles*, et le septième ou huitième parent que la protection de M. Odilon Barrot a fait pourvoir d'un poste avantageux.

= On éprouvait généralement en France, depuis quelque temps, le besoin d'être empaillé. — La faveur d'être conservé après le trépas était exclusivement réservée aux autruches, — aux casoars, aux singes, aux canards, etc., etc. M. Ganai est arrivé, qui a mis l'embaumement à la portée de toutes les fortunes. — Aussi on raconte que *dans un*

diner, comme on parlait de la modicité de ses prix, M*** s'écria devant son père : **Ma foi, je ferai embaumer papa!**

Un enfant a été trouvé assassiné, de là déposé à la Morgue (remarquez que depuis que les philanthropes ont supprimé les *tours* des hospices d'enfans trouvés — on dépose, il est vrai, moins d'enfans aux hospices, mais beaucoup plus au coin des bornes et dans les auges des pourceaux). Pour prolonger le plaisir que la population parisienne semblait éprouver à aller voir ce cadavre, on l'a fait embaumer par M. Ganal.

M. Ganal, dont les procédés sont fort ingénieux, à ce qu'on dit, — me paraît, en outre, fort habile à exploiter la publicité; j'ai vu, dans les journaux, des lettres de lui très curieuses, dans lesquelles il prévenait les lecteurs contre les concurrens qui pourraient s'élever. — « On ira ailleurs, si l'on veut, dit-il; on s'adressera à quelqu'autre, mais qu'arrivera-t-il ? — on sera très mal

empaillé, voilà tout ; — M. Ganai n'y tient pas. — S'il vous avertit, c'est dans votre intérêt. — Voulez-vous être très mal empaillé ? — Allez ailleurs.



4. — Je ne vous parlerai que pour mémoire de la représentation des dames bien-faisantes qui a eu lieu hier au théâtre de la Renaissance. M. Panel avait une extinction de voix. Le monsieur qui jouait le rôle de St-Mégrin s'est jeté à genoux avec une telle violence qu'il a fait craquer le plancher. — Les chœurs ont été cahin-caha. — La musique de M. Flottow est pâle, incolore et ennuyeuse. — Il l'a vendue 2,000 francs aux Polonais ; — charité bien ordonnée commence et finit par soi-même. — On a tant parlé de cette représentation qu'il serait ennuyeux d'en faire un long récit. — Je dirai

seulement que je ne comprends pas qu'un mari permette à sa femme de se placer dans une position où il ne pourrait pas demander raison d'une insulte qu'on lui ferait.

= Après la représentation, cent cinquante personnes ont demandé sans façon à souper à M. de Castellane. — On s'est rendu à l'hôtel, quelques-uns en voiture, les autres à pieds, — en costume de Henri III. — Les maris ont été exclus du souper comme des coulisses, — où, assure-t-on, il se serait passé des choses bizarres.

= Le ministère continue à faire des actions vertueuses. On a dernièrement imaginé d'envoyer une ambassade en Perse, uniquement pour y attacher divers *lions* qui encombraient les coulisses du théâtre de l'Opéra, et entravaient le répertoire par leur influence sur les premiers, seconds et troisièmes *sujets* de la danse et du chant. On n'avait pensé à se débarrasser que des grands *lions*, sans s'inquiéter des petits lions, des lions à la suite

et des sous-lions ; — mais ceux-ci , dans l'absence de leurs chefs d'emploi , se sont mis à rugir comme eux. Alors une ordonnance du préfet de police est venue défendre « aux directeurs de spectacles d'admettre aucune personne étrangère au service du théâtre sur la scène et dans les coulisses. — L'Opéra est compris dans cette mesure, qui ne fait exception que pour les auteurs, compositeurs et maîtres de ballets des ouvrages composant la représentation du jour. »

Comme il n'est pas toujours facile de remplir ces conditions pour les pauvres lions , quelques-uns se sont engagés comme machinistes, lampistes , etc., etc. Il est bon de dire que ces lions sont au nombre de quatre ou cinq , que plusieurs n'ont ni dents ni crinière et que M. Valentin de la Pelouze en fait partie.

= Les départemens suivent déjà l'exemple des vertus dont le nouveau ministère émerveille Paris. — Voici un extrait d'une affiche que l'on m'envoie de Rouen : —

*Réglement de la salle de danse de madame
V^e Deleau, à St-Etienne-du-Rouvray.*

Il est expressément défendu de chanter ni de fumer dans cette salle, et le silence doit régner pendant les quadrilles pour l'agrément du danseur.

Tous propos grossiers et outrageans envers quelqu'un sont interdits, — ainsi que les danses indécentes que repoussent la bienséance et l'honneur.

Tous costumes malpropres, cannes et bâtons sont défendus.



5. — Dans plusieurs départemens, des troubles et des émeutes amènent de graves

désordres et de tristes accidens , au sujet du transport des grains. — Le pain est très cher. — Il n'a pas été dit un mot de cela à la chambre des députés. — Des hommes qui se sont occupés des céréales prétendent qu'il dépendrait d'une administration sage et éclairée de [faire baisser le prix des grains , et de calmer les inquiétudes du peuple. — J'ai rencontré hier sur le boulevard M. de Balzac qui m'a dit avoir à ce sujet des notions fort complètes ; je lui ai donné le titre d'une brochure qui serait très intéressante , — et que probablement il fait en ce moment : « *Question du pain.* »

= Grâce aux fictions du gouvernement constitutionnel et de la représentation nationale , — les intérêts des gros propriétaires sont soutenus avec véhémence à la chambre des députés contre les intérêts des classes pauvres — (si , pour remédier à cet inconvénient, vous abaissez ou supprimez le cens , vous tombez dans l'inconvénient de la corruption à laquelle vous donnez de grandes

et nombreuses facilités.) L'entrée libre des grains et des bestiaux étrangers diminuerait de la moitié le prix du pain et de la viande, en France ; — mais les gros propriétaires ne veulent même pas qu'on en parle. M. Bugeaud s'est constitué le représentant de la viande privilégiée, — se disant nationale, et il a fait, à la chambre, un discours dans lequel il déclare qu'il craindrait moins une invasion de Cosaques qu'une invasion de bœufs étrangers. — M. Bugeaud, agronome distingué et gros propriétaire, est loin d'être désintéressé dans la question. Les *amis des peuples* n'ont pas pris la peine d'étudier la question pour répondre à M. Bugeaud.

= La guerre d'Afrique paraît devoir glisser dans nos mœurs quelques habitudes nouvelles ; un cheïk arabe, notre allié, attaqué par Abd-el-Kader, lui a tué cinq cents hommes, dont il a envoyé les oreilles au général Galbois, qui les a reçues avec plaisir. On ne sait pas si ces cinq cents paires d'oreilles vont être envoyées en France.

= Les journaux continuent, quand ils ne savent que dire, à faire de grands articles sur la question d'Orient. Ce n'est pas une invention nouvelle, et je me rappelle qu'il y a une douzaine d'années déjà c'était pour eux une ressource accoutumée.

A cette époque Janin, Brucker et Romieu, aujourd'hui préfet de la Dordogne, rédigeaient ensemble le *Messenger*. Brucker arrive le soir au journal et n'y trouve que Romieu. — Ah ! te voilà, je t'attendais ; il manque deux colonnes. — Ce n'est pas moi qui les ferai, dit Brucker, je n'ai pas la moindre idée dans la tête. — Ce n'est pas moi non plus, dit Romieu, je suis malade.

— Eh bien ! et Janin ?

— Janin est à la campagne.

— Le journal se fera tout seul.

— Allons, Brucker, dit Romieu, deux pe-

tites colonnes, mon cher ; qu'est-ce que cela te coûte ?

— Mais je t'assure que je n'ai pas un idée ; je me sens bête comme ***.

— Eh bien ! traite la question d'Orient.

— Brucker ne trouva rien à répondre, et fit deux colonnes sur la question d'Orient.

N. B. J'ai lu, il y a quelques jours, un livre, le plus capiteux, le plus vertigineux que je connaisse, c'est le *Bouquet de mariage*, que ledit Brucker a fait sous le pseudonyme de Paul Severin, comme il a fait tant d'autres livres sous celui de Michel Raymond.



6. — Le jury continue a faire un excellent

usage des circonstances atténuantes. Jouvin, aidé de Driot, a tué sa femme et l'a enterrée dans une mare. MM. les jurés les ont déclarés coupables, avec des *circonstances atténuantes*. Un tribunal jugeant sans jurés a montré plus d'intelligence dans l'application : Mme Bochat, femme de quarante-cinq ans, est accusée par son mari d'adultère commis de complicité avec un jeune homme nommé Bouvet ; le tribunal s'est ému en faveur du jeune Bouvet qui, selon lui, n'avait pas dû trouver un grand plaisir dans le crime, et il ne l'a condamné qu'à un mois de prison, attendu les *circonstances atténuantes*.

= Je reçois une lettre de reproches fort vifs de la personne dont le portrait figure aux galeries du Louvre sous le n. 1266. — Ce n. 1266 est très irrité contre moi de ce que j'ai appris au public que ledit n. 1266 a le visage d'un jaune-jonquille très prononcé. — Il me semble que la moitié de ce reproche revient au peintre, et l'autre moitié au

n. 1266 lui-même, qui a permis, et peut-être demandé qu'on l'exposât.



7. — MM. de Rovigo, de Saint-Pierre, Bazancourt et deux ou trois autres, viennent d'être condamnés à plusieurs mois de prison pour avoir figuré dans un duel, les premiers comme acteurs, les autres comme témoins. On se rappelle peut-être que l'avocat Dupin, il y a deux ou trois ans, se permit, à la chambre des députés, une sortie assez violente contre le maréchal Clausel. Le maréchal fit demander à l'avocat une rétractation ou une réparation. — L'avocat était si déterminé..... à ne pas se battre, que l'affaire s'arrangea; mais il prit de ce jour une ferme résolution — de mettre le courage qu'il n'avait pas sous la surveillance de la police, de

faire de l'insolence la seule majesté inviolable, et de la couardise une vertu.

A la première occasion, il fit un long réquisitoire dans lequel, en torturant le sens de plusieurs lois tombées en désuétude, il mettait la mort donnée en duel, c'est-à-dire à son corps défendant, au rang de l'assassinat. Cette théorie fut adoptée avec enthousiasme par tous ses noirs confrères, heureux de se faire un devoir de ne pas avoir à rendre ou à demander raison des soufflets qu'ils méritent ou qu'ils reçoivent.

Voici les résultats probables des poursuites que l'on exerce contre les combattans et contre leurs témoins.

Si les Français ont passé si long-temps pour le peuple le plus poli du monde, c'est parce qu'ils portaient l'épée et la sortaient facilement du fourreau.

C'est la faute de la loi, si elle n'est pas assez

forte pour qu'on ait recours à elle dans certaines circonstances.

Avant de punir les duellistes, faites qu'on ne soit pas déshonoré en France pour ne s'être pas battu.

Osez affirmer que le magistrat qui prononce la peine contre le duelliste ne l'estime pas un peu plus que si le même homme était venu lui demander la protection de la loi pour venger sa sœur, sa femme ou sa mère outragée.

Les lois faites à l'encontre des mœurs ne servent qu'à faire des crimes et des criminels.

Les gens qui doivent et qui veulent se battre se battront malgré la loi. — Seulement comme les témoins sont poursuivis aussi rigoureusement que les adversaires, — ils ne trouveront pas de témoins, — beaucoup de duels alors deviendront des assassinats.



8. — Oh ! le soleil—le beau soleil
Qui fait dans le jardin tout riant et vermeil !

Le rouge est la couleur des roses,
Quand, au matin, jeunes écloses
Elles rompent leur bouton vert.

Le vert est la couleur de l'épaisse feuillée
Où la fauvette et sa famille ailée
Mettent leur retraite à couvert.

L'azur est la couleur du ciel pur de l'automne,
Où des bleuets que pour mettre en couronne,
Les enfans vont chercher dans les jaunes guérets.

Mais, quand sur toute la nature,
Sur le sol, sur les eaux, sur la molle verdure,
Le beau soleil étend ses magiques reflets,

La couleur du soleil, c'est celle de la vie
 Que l'hiver a semblé, six mois, nous dérober;
 C'est un regard d'amour que Dieu laisse tomber;
 C'est un signe qui dit que la terre est bénie.

Oh ! le soleil — le beau soleil
 Qui fait dans le jardin tout riant et vermeil !

Tout aime,—tout fleurit ;—les rossignols se perchent
 Sur les lilas en fleurs—et chantent dans la nuit;
 Les insectes se chrochent
 Sous l'herbe qui grandit.

Aux fleurs des cerisiers l'abeille d'or bourdonne;
 Les papillons d'azur voltigent par le pré;
 Le pigeon amoureux baise sa pigeonne
 Le beau col diapré.

Et pourtant, au milieu de cette douce joie
 Qui remplit l'univers,
 Je rêve tristement, et je me sens en proie
 A des pensers amers.

Comme en ces vieux donjons où la grande herbe pousse
 Sur les corps des barons et des preux endormis,

Il semble qu'en mon cœur, tombeau couvert de mousse
 Où j'avais renfermé tant de si chers débris,
 Maison long-temps déserte—il revient des esprits.



9. — J'ai lu ce matin dans un journal : —
 « Un perruquier sans ouvrage s'est jeté à
 l'eau. » — Voilà où conduit le manque de re-
 ligion. — Et le manque d'ouvrage, aurait pu
 ajouter l'écrivain.

— M. Casimir Delavigne a trouvé un moyen
 ingénieux d'allier la modestie au soin de ses
 petites affaires. — Un libraire se présente chez
 lui, il y a quelques jours, — et lui dit : M. De-
 lavigne, voulez-vous me donner le manus-
 crit de la *Fille du Cid* pour mille écus ?

— Mille écus ! mon cher monsieur, tant
 d'argent pour mes vers !

—Oui, M. Delavigne, mille écus.

—Après tout, c'est à vous à savoir si vous ne faites pas une trop mauvaise affaire.— Mais allez parler de cela à Germain ; c'est lui qui se charge de ces misères-là : je n'y entends rien,—j'ai horreur de l'argent. Si vous revenez sur votre offre, il en est encore temps ; je vous garderai le secret.

Le libraire va trouver le frère Germain—(même bâtiment des Menus-Plaisirs). Monsieur Germain,—j'ai traité avec M. Casimir pour son manuscrit de la *Fille du Cid*.

—Ah ! ah !

—Nous sommes convenus de mille écus.

—Mille écus ! vous plaisantez, mon cher.

—Non, vraiment : il a trouvé le prix très élevé ;—mais je peux en donner cela à cause de la province.

—Mille écus! ah bien! vous n'y êtes pas.... Vous donnerez six mille francs,—ou le manuscrit sera pour un autre.

Après une longue discussion, le libraire consent.

—Eh bien! dit M. Germain, vous irez voir Fortuné pour terminer l'affaire avec lui et passer un petit acte.

Même démarche chez M. Fortuné Delavigne.—Dites-moi donc, s'écrie le troisième frère,—est-il bien vrai que vous ayez offert six mille francs d'un ouvrage de Casimir?—Non, j'avais offert trois mille francs.

—Six mille francs! En quel temps vivons-nous, bon Dieu! Vous donnerez dix mille francs.

—Mais, Monsieur Fortuné, c'est impossible; je ne ferais pas mes frais.

—Allons donc!

—C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

—Alors, adieu, Monsieur.

—Mais, Monsieur, depuis hier, croyant l'affaire terminée, j'ai fait des frais, des annonces; j'ai acheté du papier, etc., etc., etc.

—Raison de plus pour en passer par ce que je vous dis.

Et le pauvre libraire consent.



10. — Mme*** a quelque soixante ans et se marie avec un jeune homme.—Un homme de sa famille, très puissant à la Banque, est allé la voir et lui a fait de longs discours pour

la détourner de son projet.—Eh bien ! a dit Mme *** , il n'est plus temps,—il faut tout vous dire ;.... je me suis donnée.... cet été,—aux eaux.

Et lui aux os, — pensa le parent officieux.

Une femme, à laquelle on racontait cette démarche infructueuse, dit : —Oh ! le mariage n'est pas encore fait ; il y a un père qui ne donnera pas son consentement.

—Quel père ?

—Le Père-Lachaise.



II. —Le ministère achète, dit-on, la pro-

priété du *Messenger*, journal du soir, — qui appartenait à M. Walewski, auteur de l'*Ecole du monde*, homme d'esprit et de vie confortable, qui avait dans un journal, qui n'a jamais rapporté d'argent depuis sa création, une maîtresse trop chère pour sa fortune.

C'est sans doute en reconnaissance du dévouement récent de cette feuille que le ministère fait cette mauvaise affaire. — On ajoute qu'elle a été imposée à M. de Rémusat par M. Thiers. — M. de Rémusat trouve le marché si mauvais qu'il ne se détermine au paiement qu'à la charge de le faire notifier par la commission du budget.

C'est la suite des choses vertueuses du ministère ; le *Messenger*, s'armant d'un rigorisme prodigieux, a immolé, l'année dernière, M. Gisquet, l'ancien préfet de police, à la vertu et à l'incorruptibilité.

M. Thiers a voulu dans cette circonstance

oublier sa complicité politique avec M. Giquet pour récompenser son dénonciateur.

= Le *Nouvelliste* va être fondu dans le *Moniteur Parisien*, — qui donnera une indemnité à M. Pillet, comme il en a déjà donné une au propriétaire de la *Charte de 1830*.

Comme M. Pillet ne serait pas ainsi suffisamment récompensé de sa bienveillance pour le ministère, il est question de lui donner le privilège de l'Opéra pour le moment de son expiration, c'est-à-dire dans trois ans. Si cette tentative réussissait, rien n'empêcherait M. Thiers de disposer de toutes les places et de toutes les positions dès aujourd'hui, pour jusqu'à la fin de la monarchie constitutionnelle.

= A propos de M. Walewski, le jour de la première représentation de l'*Ecole du monde*, il a envoyé à Mlle R. — une loge de quatrième rang, et lui a écrit pour s'excuser :

« *En fait ce qu'on peut et non pas ce qu'on veut* ». Le lendemain, Mlle R. lui a répondu, j'ai vu votre pièce et je suis bien de votre avis.



[12. On parlait de la mort de M. de P. qui s'est brûlé la cervelle par amour pour une femme très laide. — Une jolie femme dit à ce sujet : décidément je suis jalouse des laides, il n'y a qu'elles qui inspirent de telles passions. — Sans doute, répondit-on, leurs amans sont toujours si malheureux, — même d'être heureux.





13.— Le philosophe Cousin sacrifie quelquefois aux grâces, selon le précepte de son maître. — Avant d'arriver au ministère, il avait exigé de M. Villemain une pension pour Mme Collet, née Revoil, — qui a remporté dernièrement le prix de poésie à l'Académie-Française, et qui a eu tant de chagrin de ce qu'on ne lui a pas permis de lire elle-même ses vers.

Comme M. Villemain faisait des objections, le philosophe Cousin s'écria : Elle est si belle!

Arrivé au ministère, il a augmenté la pension.

Pendant ce temps, M. Villemain, moins

sensible aux charmes d'une beauté, — que, soit dit en passant, je ne reconnais pas, — donnait des preuves de la gratitude de son estomac ; il accordait une pension à M. Droz, chez lequel il a l'habitude de faire de très beaux et de très bons dîners.

Je ne puis trouver le courage de refuser un peu d'argent aux divers mendiants qui se présentent chez moi. — Je reçois une lettre d'un de ces messieurs, dans laquelle il me semble se moquer de moi, au point de n'avoir pas changé dans sa circulaire, faite probablement l'hiver dernier, une phrase qui s'accorde peu avec les vingt degrés de chaleur qu'il fait aujourd'hui. — Voici la lettre :

« Monsieur,

« Daigné permètre au soussigné qui par cause de maladie se trouve sans occupation, — ayant tout sacrifié, sans vêtemens ni linge sur le corps, — mourant de frois et de faim,

attains présentement de fièvres, ne sachant vous sabrité cette nuit.

«Quel'humanité, frères de la vertu, pèr de la sagesse puisse touché votres cœur bont et humain en faveur d'un pauvre malheureux honteux emploie à la plus afreuse misères, nayant pour partage que la morts; si il est abandonné par les personnes d'esprit; qui peuve si il veut le secourir.

Hélas ! qu'il est doux à un cœur bien né de secourir le vrai malheureux; en fesant une bonne action on posède la vrai paix du cœur et la jouissance pure de l'âme.

En grâce, que votres main bien fesante ne me repousse pas dans la tante de vos bien-fait.

Qu'une couronne de gloire soit le prix

de la récompance bien mérité de votres humanité.

Votres très soumit serviteur.



14.— Comme le ministère n'a encore rien pu faire pour le *Constitutionnel*, il a voulu donner, du moins, une nouvelle sanction à ses promesses; il l'a fait manger plusieurs fois à table.

On parle d'un ravissant dîner, à la présidence du conseil, auquel ont assisté tous les propriétaires et une partie des rédacteurs de ladite feuille. — Sur la fin du dîner, un des propriétaires a chanté une chanson un peu gaillarde; — madame Dosne était au supplice. On a renouvelé toutes les promesses

déjà faites, en ajournant l'exécution jusqu'après la session. Provisoirement, on donnera au *Constitutionnel* beaucoup d'articles gratuits, — tels que statistiques, tableaux, etc., etc.; toutes choses que les journaux aiment à vendre 80 francs et à recevoir pour rien. La candidature de M. Véron sera chaudement appuyée; — on le présentera dans un pays moins arriéré et plus intelligent des principes constitutionnels que la Bretagne, où on n'a pu se figurer qu'un ex-directeur de l'Opéra, quelque habile et spirituel qu'il se soit montré dans sa gestion, puisse être un homme sérieux. — Quelques personnes du pays avaient conçu de M. Véron les idées les plus singulières; elles semblaient s'attendre à le voir arriver en pantalon de tricot couleur de chair; — et un électeur, en l'endant annoncer, fit retirer ses deux filles qui brodaient dans le salon.

= Dans la traite des députés que fait M. Thiers, il se sert, tant qu'il peut, de M. Guizot, — pour ramener les plus re-

belles; — mais M. Gpizot a perdu toute sa valeur, depuis qu'il s'est fait l'instrument subalterne de M. Thiers et qu'il reçoit des ordres de lui.

= Les journaux de la gauche sont fort embarrassés; ils ne veulent pas perdre le fruit de leur dévouement, et cependant ils s'inquiètent des concessions que M. Thiers est obligé de faire aux conservateurs; concessions qui leur rendent chaque jour plus difficile de soutenir un ministère qui se met dans une situation déjà bien peu conforme aux principes rigoureux qu'ils ont mis si long-temps en avant.

Leur situation est telle, que beaucoup de personnes commencent à croire que M. Thiers, d'accord avec le roi, n'est entré aux affaires que pour faire faire au parti vertueux tant de fausses démarches et d'inconséquences, qu'il reste à jamais perdu dans l'opinion publique et n'ose lever la tête.

J'avouerai que je suis presque de l'avis de ces personnes, et que si ce n'est l'intention, c'est du moins le résultat.

Il y a peu de choses qui aient été combinées d'avance, ce n'est qu'après l'événement qu'on se donne l'honneur de la prévision, — et les historiens ont pour état de constater et d'expliquer la préméditation des tuiles qui tombent par hasard.



15. — Il ne manquait plus au parti vertueux que de couronner des rosières. — M. le vicomte de Cormenin s'est chargé de ce soin. Il consacre le produit de la souscription faite pour lui offrir un médaille, — à la *dotation* de cinq villageoises. — La somme est divisée, — comme celle demandée pour le

duc de Nemours , — en dot , — douaire et épingles. — C'est une taquinerie un peu enfantine.

= J'apprends que ce n'est plus *une* personne mais un *assez grand nombre* de personnes qui s'inquiètent de ce que j'ai dit au sujet de l'affaire de Strasbourg ; si je les connaissais, je leur dirais, comme j'ai dit à celle que j'ai vue. Je *nomme* les personnes dont je veux parler, je ne les *désigne* pas ; si j'aurais voulu parler de vous, je vous aurais nommés ; ces personnes paraissent attacher, en outre, à tort, au mot *masques* un sens dont je ne voudrais pas m'être servi, à l'égard d'hommes braves et malheureux ; — le tout soit dit, — sans changer en rien mon opinion sur ladite affaire de Strasbourg.



16. Une comtesse italienne, fort connue dans le monde par ses capricieuses fantaisies, — a adopté une jeune fille et l'a fait élever avec la plus grande distinction, — non sans lui faire payer quelquefois ses bienfaits par des bizarreries capables de les lui faire regretter et maudire. Dernièrement la jeune personne accomplit sa dix-huitième année. — Mme ... la fit venir et lui dit : — Anna, tu vas te marier; — ton trousseau est prêt.

Mais, répondit la jeune fille, — je voudrais, etc., etc.; tout ce que répondent les filles en pareil cas.

Ton mari est M. M....

Le futur était vieux et laid. — On le refusa par les larmes et par les supplications. — Ma chère bienfaitrice, je vous en prie. — Comment ! mademoiselle, vous refusez l'homme que j'ai choisi pour vous ? — Mais, madame,

c'est que vous avez choisi le seul peut-être que je refuse de recevoir de vous.—On ne peut cependant pas démarquer le trousseau.—La comtesse sonne.—Faites venir Michel.—Michel est le palefrenier.—Il arrive.—Mademoiselle, puisque M. M... vous est si odieux, et que c'est le seul mari que vous ayez le courage de refuser de ma main,—vous allez épouser Michel.—Michel serait votre égal sans mes bienfaits ;—il dépend de moi de ne pas admettre une distinction que j'ai créée.

Anna pleure, sanglote, se jette à genoux, Heureusement Michel, qui n'avait pas prévu la chose, s'était marié six ans auparavant ; on le renvoie à l'écurie.—Aimez-vous donc quelqu'un, mademoiselle ?—Pas de réponse.—J'en suis fâché, si cela est, car vous épouserez M. M...

—Ah ! Charles, Charles, s'écrie Anna !

—Et comment s'appelle ce Charles ?

— C'est un jeune homme de bonne famille.

— Ce n'est pas ce que je vous demande, c'est son nom.

— De M...

— Son nom commence par une M ? Il fallait le dire ; alors c'est tout simple ; — on n'a pas besoin de démarquer le trousseau : — c'était ce qui m'avait fait penser à Michel. Vous épouserez M. Charles de M...



17. — Par un hasard singulier, il a fait beau pour la promenade de Long-Champs ; ce hasard n'était pas arrivé depuis plusieurs années, et je me souviens que l'année dernière j'écri-

vais à un de mes amis : « Les solennités du couvent de Long-Champs ont été d'abord le but, puis le prétexte de cette promenade mondaine. — Aujourd'hui qu'on ne fait même pas semblant d'aller à Long-Champs ; qu'on se promène pour se promener, il me semble qu'on ne devrait plus s'imposer ce plaisir qui consiste à promener des nez rouges, des oreilles bleues, des mains violettes, des traits tirés et flétris par le froid.

« Ne pourrait-on attendre un peu et commuer cette promenade en quelque autre dans une saison moins rigoureuse ? »

Mais cette année il y avait grande affluence de promeneurs et de riches équipages ; — des gendarmes à pied et à cheval, — et dans les contre-allées des marchands de pain d'épices, — sous des tentes, des femmes plus ou moins sauvages avec ou sans barbe, — des crocodiles non moins féroces qu'empaillés, — des mé-sanges savantes, — des femmes fortes auxquelles on était invité à marcher sur la gorge,

— des messieurs se lavant les mains avec du plomb fondu, et se rinçant la bouche avec du cuivre en fusion etc., etc., etc.



18.—La politique est ce mois-ci fort aride. -- Il ne s'agit que des exigences des journaux par la protection desquels M. Thiers est arrivé, et de ses efforts pour réaliser ou ne pas réaliser ses promesses. Le *Journal de Paris* n'existe guère plus. — M. de Feuillide est parti pour le Nouveau-Monde; M. Méville reste dans l'ancien pour faire fructifier le plus possible l'argent qui lui reste. — Pour le journal il n'est pas à vendre, il est à donner. — Son triste sort sert d'exemple à ceux qui comme lui ont osé résister au petit autocrate de la rue Saint-Georges.

Discite justiciam moniti et non temnere Divos.



19.—Voici un nouveau volume de *Babel*, publication de la société des gens de lettres. — J'ai lu avec intérêt les articles de MM. Altaroché et Desnoyers ; — celui du dernier est un livre tout entier bien pensé et bien écrit.

Pendant que j'y suis, — je dirai deux mots sur la société des gens de lettres, — association ayant pour but d'imposer d'un droit toute reproduction d'un ouvrage ou d'une partie d'ouvrage, au bénéfice de l'auteur. On ne peut nier qu'il ne soit juste, incontestablement légitime, de faire entrer l'auteur d'un ouvrage littéraire dans le partage des bénéfices qui proviennent de son ouvrage.

Mais il y a quelque chose de triste et de

mesquin à voir une assemblée de poètes se jeter involontairement dans les discussions commerciales les plus minutieuses, apprécier eux-mêmes chacune de leurs pensées, chacun de leurs vers en argent,—n'en pas perdre un seul de vue dans leur vol capricieux, sur l'aile des vents ou sur celle de la renommée, et, chaque fois que quelque part il sera prononcé un vers ou lu une ligne, arriver avec leur quittance, et au besoin se faire assister d'un huissier.

Ce n'est plus le temps où Colletet, crotté jusqu'à l'échine, allait de cuisine en cuisine chercher un dîner qu'il payait en bassesses et en humiliations; le temps où l'académicien Durier faisait des vers à quatre francs le cent. Plus d'un poète aujourd'hui rêve sous des arbres dont l'ombre et la fraîcheur sont à lui. — Nous avons des hommes de lettres qui sont ministres, et d'autres qui empêchent les ministres de dormir, et les renversent de temps à autre.

La mansarde du poète renferme en certains lieux pour trente mille francs de tableaux, et il n'est plus de bon goût de médire des lambris dorés. Il y a des hommes de lettres qui sont logés comme des princes, si toutefois il est encore des princes qui soient logés comme certains hommes de lettres.

Nous savons que le pouvoir ne comprend pas assez la presse; qu'il n'ose ni l'attaquer de front ni s'allier franchement à elle; nous savons que les gens de lettres sont en dehors de toutes les lois protectrices, sans être en dehors des lois oppressives; qu'ils sont soumis aux charges sociales et qu'ils n'ont pas leur part dans les bénéfices. Mais qu'est-il arrivé de là? c'est qu'on a forcé les poètes à faire une bonne fois sur la terre et en ligne droite le chemin capricieux qu'ils faisaient au degré de leur fantaisie dans les espaces imaginaires, et qu'ils se sont trouvés dépasser les autres hommes; qu'ils se sont rués dans la société comme en pays conquis, portant

avec eux le désordre et la dévastation. C'est donc aujourd'hui à la société à leur faire leur part dans des intérêts qu'ils sauront défendre quand ils seront leurs, comme ils les ont renversés en ces temps-ci. Il n'est aucune carrière qui soit fermée à l'homme de lettres, aucun but qu'il ne puisse atteindre. La littérature est dans toute la force de l'âge et de la puissance, et il est triste de la voir déjà, comme une vieille femme décrépète, penser mesquinement à de petits intérêts, — entasser des liards, faire des épargnes d'esprit, — ramasser les miettes des festins qu'elle donne et prétendre en remplir encore cinq paniers.

O poètes, mes amis, poètes que nous aimons ! après avoir montré que vous pouviez aussi être riches, — quand il vous arriverait par hasard de vous soucier des richesses ; il est temps que quelques-uns déploient leurs ailes depuis long-temps fermées. Vous devez, ô poètes, semblables à cette jeune fille des contes des fées, — laisser tomber les pierres qui s'échappent de votre bouche, — vous

devez, comme Buckingham, ne pas ramasser les aiguillettes de perles qui se défilent, s'égrènent et tombent sur le parquet.

Ne nous donnez pas, ô poètes, — le déplorable spectacle du rossignol qui interromprait son chant, dans les nuits tièdes, pour faire payer les auditeurs et diviser en stalles numérotés les bancs de gazon et les ombrages attentifs.

Voici le printemps, les cerisiers se couvrent d'une neige odorante, les lilas secouent au vent les parfums de leurs thyrses embaumés, les fleurs ne prennent pas la peine de mettre elles-mêmes leurs parfums en petites fioles, et de les vendre étiquetées et paraphées.

Il est beau pour le poète de donner à tous un grand festin d'harmonie, une fête de pensées. Il est beau à l'écrivain de ne pas se montrer préoccupé, de tirer tout le *parti possible* de son œuvre d'hier, parce que sa pensée et son amour sont à l'œuvre de demain;

parce qu'il ne faut pas être si humble que de ne pas se permettre d'être un peu prodigues, et de se refuser le plaisir de se laisser un peu voler ; parce qu'il faut laisser croire que l'on a *trop d'esprit* et ne pas compter ses mots et ses phrases, et les mettre dans un coffre par sacs de mille et de cinq cents, et chaque jour les recompter et les renfermer sous une triple serrure.



20. — Un homme aux épaules larges et carrées s'est présenté hier devant le conseil de révision de la garde nationale.

— Vous demandez, lui dit le président, à être exempté du service de la garde nationale ?

— Oui, monsieur.

— Quels sont vos motifs d'exemption ?

— Monsieur, je suis atteint de la plus grave infirmité.

— Passez dans ce cabinet.

— Mais...

— Passez dans ce cabinet.

Notre homme entre dans une petite pièce voisine où on le fait se déshabiller des pieds à la tête. Il reparait bientôt devant le conseil vêtu comme notre premier père.

— Voulez-vous maintenant nous dire quelle est votre infirmité ?

— J'ai la vue basse.

— Hier dimanche, le concert de M. Listz a été remarquable d'abord en ceci, qu'on n'e-

tait admis que sur invitation et nullement en payant. — C'est une noble idée qu'un roi n'aurait pas ; il n'y a que les artistes et les pauvres pour de telles magnificences.

M. Listz a, comme de coutume, donné le spectacle d'un beau talent qui se perd souvent dans l'exagération. — C'est, du reste, un moyen d'influence sur certaines femmes qui abusent de ce bruit pour en faire un peu de leur côté, — et il y en avait qui se tordaient. — Une princesse, fidèle aux pianistes en général, n'a pas voulu s'asseoir, par enthousiasme ; elle s'est tenue tout le temps debout, appuyée contre une colonne ; — une comtesse pleurait et criait : — ces dames sont des étrangères qui pensent, sans doute, que c'est ainsi qu'on a l'air de se connaître en musique.

= Un monsieur m'a apporté, un jour, des pensées à mettre dans les *Guêpes*. — *L'abondance des matières*, — comme disent les journaux, m'a empêché jusqu'ici d'obtem-

pérer à ses désirs. — Mais il m'écrit des injures et des menaces. — Pour ne pas me faire une mauvaise affaire avec ce monsieur, qui me parait fort méchant, — je vais transcrire ici la première pensée du recueil, — et, comme j'ai perdu son adresse, — je le prévins que je suis prêt à lui restituer les autres.

Voici la pensée :

« La vérité est un flambeau de lumière qui n'éclaire que ceux qui marchent à sa lueur. »

= MM. Escudier frères publient un ouvrage fort intéressant : *Études biographiques sur les chanteurs contemporains*.

= On citait hier une femme de la société qui, pour se conformer au préjugé populaire qui veut qu'on ait quelque chose de neuf le jour de Pâques, n'a rien trouvé de mieux que de prendre un nouvel amant.



21. — Alfred M., est un peintre sans réputation et sans talent, qui se console parfois au cabaret des rigueurs de la fortune. Hier, on frappe chez lui de bonne heure, il ouvre et voit entrer son tailleur.

— Ah! c'est vous, M. Muller.

— Oui, monsieur, et voilà plus de dix fois que je viens ; c'est bien désagréable.

— Vous venez peut-être me demander de l'argent ?

— Certainement, monsieur ; pourquoi viendrais-je, sans cela ?

— Je pensais que c'était pour me prendre mesure d'une redingote dont j'ai furieusement besoin.

— J'en suis désolé, monsieur ; mais je ne vous ferai rien que vous n'ayez payé *l'ancien*.

— Oh ! mon Dieu ! ce n'est pas que j'y tienne ; voilà le beau temps, et je serai bien mieux en manches de chemise chez moi, et dehors avec ma blouse.

— Comment, monsieur, vous ne me donnez pas encore d'argent cette fois-ci !

— Le tailleur se fâche un peu ; Alfred M... l'apaise de son mieux par une promesse vague. — Le tailleur descend ; Alfred M... le suit et le fait entrer dans un café établi dans la maison qu'il habite. — Alfred *paie* un petit verre de rhum. — Le tailleur commande une *ournée* d'anisette et dit :

— Bah ! tout cela ne vaut pas un petit vin

blanc à quinze, que je connais, à la barrière des Martyrs.

— C'est presque mon chemin.

— Venez avec moi jusques-là.

— Alfred sort avec M. Muller. Arrivés à la barrière des Martyrs, le tailleur fait servir une bouteille de vin. — Alfred se croit obligé de faire comme M. Muller avait fait au café; il en demande une seconde.

— Savez-vous, dit M. Muller, que je commence à avoir faim?

— Eh bien! demandons un morceau à manger.

— Pas ici, on n'est pas bien; montons sur la butte; je sais un endroit.

Alfred M... et M. Muller gravissent ensemble la colline. — On s'arrête à mi-côte

pour se rafraîchir. — On arrive à l'endroit que connaît le tailleur. — On prend du petit salé aux choux et on boit. — On prend une salade avec des œufs durs et on boit. — Vers la quatrième bouteille, le tailleur ouvre son âme à Alfred et lui raconte les chagrins que lui cause une femme accariâtre. — A la cinquième, Alfred sent le besoin d'épancher la sienne, — et lui parle de l'intrigue et de la cabale qui l'empêchent d'arriver. — Il cite tel et tel qui ont été à l'atelier de Gros avec lui et qui ont réussi parce qu'ils ont fait des bassesses auprès de M. de Coycux — Il prend du charbon, dessine un bonhomme sur le mur et s'écrie : — Voyez-vous tous ces beaux messieurs-là, il n'y en a pas un fichu pour camper une figure comme ça. Eh bien ! ils ont de beaux habits et de riches appartemens, et moi, je mourrai dans mon grenier.

Le tailleur s'attendrit, et lui dit : quand je viens vous demander de l'argent, ce n'est pas que je veuille vous tourmenter ; — vous m'en donnerez quand vous en aurez.

Ils sortent du cabaret, après avoir bu de l'eau-de-vie pour faciliter la digestion , et se promènent. — Ecoutez , dit le tailleur , je sais qu'il faut qu'un jeune homme soit bien mis ; — je veux vous faire une redingote et un pantalon.

— Mais je ne sais quand je vous paierai.

— Vous ferez le portrait de ma femme et le portrait de son petit.

— Et comme on marchait toujours , le tailleur finit par lui prendre mesure d'un pantalon et d'une redingote dans les carrières.

Il commençait à faire chaud , ils retournent au cabaret et se font servir trois bouteilles de vin. — Mais après avoir bu chacun une bouteille , ils s'aperçoivent avec douleur qu'ils ne peuvent contenir la dernière ; — ils appellent le marchand de vin : — Tenez, dit Alfred , c'est dimanche aujourd'hui, — vous

donnerez cette bouteille de vin au premier homme — ayant soif—sans argent que vous verrez. — C'est une bonne idée, dit le tailleur, et une bonne action ; il fera furieusement soif tantôt. — Le tailleur reprend son foulard sous son bras et les deux amis se séparent à la barrière des Martyrs.

En rentrant chez lui , Alfred M... s'aperçoit qu'il est un peu ému, — il ne peut pendant long-temps trouver sa serrure, — puis ensuite il cherche à ouvrir sa porte du côté des gonds.—Enfin il entre et se jette sur son lit ; —mais il lui semble que les chaises dansent — et que la figure commencée de son *grand tableau* joue du violon. — Il s'endort un moment et se réveille le gosier en feu. — Parbleu, dit-il, —je doute qu'il y ait aujourd'hui aucun homme qui ait aussi soif que moi et qui ait moins d'argent. — La bouteille que nous avons laissée chez le marchand de vin me revient de droit. — Il redescend son escalier et remonte à Montmartre ; il faisait le soleil que vous savez.—Il gravit péniblement

et arrive en sueur. — Il entre chez le marchand de vin pour demander la bouteille, et trouve le tailleur qui la buvait assis dans un coin.



22. — Une femme vient de faire paraître un livre intitulé : *Mémoires d'une jeune fille*. Il serait vrai et spirituel que ce fût un cahier de papier blanc.

= On lit dans Mézerai que Catherine de Médicis s'entourait de filles d'honneur d'une grande beauté, au moyen desquelles elle détachait du parti de la Ligue les hommes les plus considérables. — M. Thiers, à cette époque où les femmes n'ont plus d'influence que sur leurs maris, a retourné assez spirituellement la politique de la mère de Henri III. — Il a des aides-de-camp beaux et

distingués le plus possible , qui sont chargés de séduire et d'influencer les femmes de certains députés rebelles pour leur faire amener pavillon. Quelques-uns ont un ministère fort agréable, mais c'est le plus petit nombre ;—car beaucoup de députés se sont mariés pour avoir le cens et ont rencontré des femmes ayant plus de *portes et fenêtres* que de beauté. --Nous citerons dans les exceptions Mmes L... E..., B..., etc., etc.

On assure que M. Thiers lui-même, sachant que, dans les grandes circonstances, un général doit savoir payer de sa personne comme un simple soldat, ne dédaigne pas de descendre dans la lice — et de donner l'exemple.—Si, d'une part, toutes les femmes à séduire ne sont pas belles,—d'un autre côté, quelques-uns des séducteurs sont fort laids; et M. Thiers lui-même n'est pas un Antinoüs. Mais ces pauvres femmes, dont la royauté est fort amoindrie,—comme toutes les royautés de ce temps-ci,—croient ressaisir le sceptre qui leur échappe,—et appellent cela *faire de la politique*.



23.—Pendant que je croyais M. de Balzac occupé à écrire sur la *question du pain*, il laisse la théorie et la généralité pour l'application et la spécialité, -- et il s'efforce de nourrir les acteurs de la Porte-St-Martin.— Il dirige pour trois mois ce troupeau sans pasteur ; c'est le seul dédommagement qu'il ait demandé au ministère, qui a si brutalement défendu *Vautrin*.—Je désire de bien bon cœur que ce soit un dédommagement. M. de Balzac , directeur de théâtre, ressemble tout-à-fait à Apollon se faisant berger et gardant les troupeaux d'Admète.



24.—M. Thiers a son *fidus Achates*, son fidèle *Berger*, qu'il a déjà poussé au secrétariat de la chambre.—Il a été question de le nommer conseiller à la cour royale de Paris; —mais M. Vivien,—M. Pelet (de la Lozère) et plusieurs autres collègues de l'autocrate—ont eu l'audace de s'y opposer.—Toute la magistrature de Paris eût regardé comme une insulte qu'on fit entrer dans son sein un homme qui a exercé les fonctions d'avoué dans son ressort,—les relations de la cour royale avec les avoués de son ressort consistant généralement en ceci, que la cour passe son temps à rogner les ongles à ces messieurs.

= On s'occupe beaucoup des guerres intentées par l'Angleterre.—Les journaux, aujourd'hui ministériels, qui l'appelaient autrefois « perfide Albion », la nomment — le « berceau du gouvernement représentatif. »

Pendant ce temps, l'Angleterre fait la guerre

aux Chinois, parce qu'ils ne veulent pas lui acheter son opium, et aux Siciliens, parce qu'ils ne veulent pas lui vendre leur soufre aux conditions qu'il lui plairait de faire.



25.— J'ai eu à parler l'autre jour à M. de Rambuteau, préfet de la Seine. — Il s'agissait de mettre la paix entre des mariniers. — M. de Rambuteau m'a reçu fort convenablement et m'a envoyé à M. Poisson, ingénieur, dont la réception a été un peu cavalière; de sorte que je n'ai pas osé demander le chemin pour sortir à un huissier. — Je craignais que la politesse diminuant toujours à proportion du grade des personnes, l'huissier ne jugeât convenable de me battre.

= M. de Rambuteau passe sa vie, depuis quelques jours, à baiser sur les deux joues les divers officiers récemment élus ou réélus dans la garde nationale.

= A une matinée chez Mme W. ..., on pria certain vicomte de lettres, qui n'est ni M. de Châteaubriant, ni M. Sosthène de Laroche-foucault, ni M. Delaunay, de vouloir bien lire un chapitre d'un roman qu'il vient de terminer. On parlait très haut — et plusieurs portes étaient ouvertes, — le vicomte demanda qu'elles fussent fermées; on ne le comprit pas. — Il lut le titre, espérant calmer le bruit; impossible de captiver l'attention de ses — — dirai-je *auditeurs*? — Alors le vicomte replia son manuscrit et le remit dans sa poche sans que personne eût l'air de s'en apercevoir. — A ce moment est entré M. Donizetti; la musique a commencé, et le pauvre vicomte est resté *solitaire* sans la moindre consolation ni la moindre apparence de regret.



26. — La proposition de M. de Remilly a été discutée à la Chambre. — M. Thiers et M. Barrot, voyant la partie engagée sur un terrain désavantageux, se sont provisoirement tirés d'affaire par une fanfaronnade.

Ces messieurs ont acheté une majorité à terme, — c'est-à-dire qu'elle sera à eux s'ils tiennent à *échéance* les promesses un peu exagérées et contradictoires qu'ils ont faites aux membres qui la composent. — Il dépendait donc d'eux de faire repousser la proposition par la Chambre.

M. Thiers, qui a besoin de réunir autour de lui, dans sa majorité-Gibou, des gens d'opinions et, qui pis est, d'intérêts différens et

opposés, — avait d'abord tout promis à la gauche ; — les conservateurs se sont éloignés, — et il a fallu modifier le programme.

Puis alors , les gens de la gauche qui se sont ralliés à M. Thiers, lui ont expliqué qu'ils étaient obligés de garder des apparences à cause de leurs commettans. Dans cette situation difficile, M. Thiers a pris le parti de laisser passer la proposition de M. Remilly qui a été prise en considération. — La gauche garde les apparences de la vertu, et les conservateurs ne peuvent pour le moment clabauder contre le maître. Mais cela rendra les échéances plus difficiles en leur temps.

= Enfin a eu lieu, à la croix de Berny, — la course au clocher qui avait été annoncée il y a quinze jours. — Les coureurs étaient au nombre de cinq, et les paris importants. — Toutes les chances étaient pour Barca , — jument appartenant à lord Seymour. Les élégans qui montaient les chevaux avaient in-

vité toutes les femmes de leur connaissance ,
et l'assistance était des plus nombreuses.

Il n'y a pas besoin d'être un écuyer bien habile, pour savoir que, dans une course de ce genre, les chevaux et les hommes ont besoin d'être *entraînés*, c'est-à-dire animés et enivrés graduellement par la course , et des obstacles légers d'abord dont le plus grand est le dernier. — Cette fois, on avait jugé à propos de commencer par la fin. Aux courses précédentes, après plusieurs haies et barrières , on arrivait par un terrain en pente à la Bièvre qu'il fallait franchir. Cette fois, on devait franchir la Bièvre de bas en haut ; — aussi, Barca, arrivée la première au ruisseau bourbeux, s'est frappé le poitrail sur le talus et a roulé dans l'eau avec son cavalier qui, — très bon homme de cheval, n'a pas eu cependant le sang-froid nécessaire pour lui faire reprendre à temps son équilibre. — Les autres chevaux et cavaliers, qui arrivaient derrière elle , — déjà intimidés, et sans l'impétuosité aveugle qui est nécessaire

pour ce genre d'exercice, — sont tombés également dans la Bièvre. — Chevaux et cavaliers avaient l'air d'une matelotte gigantesque. — Barca était morte, son cavalier, peut-être sans le faire exprès, car il était difficile de s'y reconnaître, a pris un autre cheval, dont le maître pataugeait encore, et a continué la course, abandonnant les étriers qui n'étaient pas à son point. — Les autres, noirs de boue, sont remontés sur leurs chevaux non moins noirs et non moins sales, et on s'est remis en route, à l'exception d'un, — qui, se trouvant sans cheval, est resté pour rendre les derniers honneurs à Barca.

Je doute que ces messieurs aient produit sur les diverses reines de beauté — l'effet qu'ils avaient espéré. — L'esprit des femmes est ainsi fait : — soyez brave, grand, généreux, honnête, si vous pouvez ; — ce sont des qualités accessoires ; — quand vous ne les auriez pas, — cela ne vous empêcherait pas tout-à-fait de réussir, pourvu que vous ne soyez pas ridicule ; mais si, un

seul instant, vous êtes ridicule, vous êtes perdu.

Je suis sûr que si une femme voyait son père (je n'ose pas dire son enfant) disparaître dans un marais fétide, — l'homme qui s'y précipiterait après lui, irait le chercher et reviendrait noir d'une boue infecte, inspirerait à la femme une vive reconnaissance, mais jamais d'amour. — Il vaudrait mieux laisser étouffer le père et se désoler avec elle sur le bord du cloaque en phrases sonores et poétiques.

Les anciens tournois avaient cet avantage que les cuirasses des chevaliers n'étaient exposées qu'à être couvertes de sang, — et, en France, en ce temps-là surtout, le sang ne tachait pas.



27.—J'ai des nouvelles d'Etrétat : les habitans sont si malheureux, cette année, qu'on a ouvert, au Havre, une souscription en leur faveur. — Dussent les *vertueux* et les *farouches* me blâmer, je vais demander de l'argent au Roi pour eux. On va également tirer une loterie à leur bénéfice. — MM. Hugo, Janin, plusieurs autres écrivains, ont donné des autographes pour la loterie; — Gatayes, une romance inédite. — Nous allons faire une souscription par mi nos amis de Paris pour nos amis d'Etrétat.

Ensuite, quand les besoins urgens seront satisfaits, — il faudra s'occuper de l'avenir. — La pêche au *châlut*, défendue ou circonscrite par les réglemens de la pêche, — qui ne sont pas observés, détruit le poisson des côtes. — On doit envoyer, à ce sujet, une pétition à la Chambre des Députés.

Mais que fait-on des pétitions à la Chambre ?

Par la Charte, — les Français ont le droit de pétition.

Voici en quoi consiste ce droit :

Vous êtes lésé par un ministre , qui ne fait pas ou ne fait pas faire ce qu'il doit, ou qui fait ou laisse faire plus qu'il ne doit faire.

Vous vous dites : — Cela m'est bien égal ; — je suis Français et j'ai le droit de pétition.

Vous adressez une pétition à la chambre, et vous attendez.

Les pétitions se lisent à la chambre le samedi ; — les députés ont fixé un jour pour les pétitions, parce que ce jour-là ils restent chez eux ou ils vont à la campagne.

On lit votre pétition au milieu des conver-

sations particulières;—on va aux voix, et elle a trois chances.

Première chance :—Ordre du jour.—Cela veut dire qu'elle est considérée comme non avenue, et que les garçons de la chambre la au kilogramme.—Sous la restauration, on la vendait à la livre;—c'est la seule différence qu'ait amené la révolution de juillet.

Deuxième chance :—Elle est mise au dépôt des renseignemens;—c'est à peu près la même chance avec ces deux, qu'elle est mise dans des cartons où on ne la regarde jamais, et que plus tard, quand on la vend;—elle est vendue non par les garçons de la chambre,—mais par ceux d'un ministère quelconque.

Troisième chance : — Votre pétition est renvoyée au ministre dont vous vous plaignez, lequel trouve généralement qu'elle n'a pas le sens commun.

Maintenant, Français, vous connaissez votre droit de pétition;—vous avez comme cela pas mal d'autres droits dont je vous parlerai en temps et lieu.



28. — On m'envoie une brochure intitulée: — *Défi poétique*, — *La province à Paris*. — J'allais parler de la chose et répondre à l'auteur, qui annonce qu'il va détruire Paris et battre ses poètes en champ clos; — mais à la lecture de ces vers....

Ces géans (l'auteur parle des écrivains parisiens.)

Ces géans prétendus ne m'en imposent pas;

Sur leur *taille* souvent j'ai porté le *compas*;

Un instant m'a suffi pour trouver leur *mesure*.

J'ai ajourné ma réponse, craignant que l'auteur ne fût un tailleur.

= Duprez, le chanteur, est allé hier chez M. Isabey ; — on lui a gardé son chapeau, et chacun des amis de M. Isabey a décoré le feutre noir d'une peinture à l'huile. — On y a mis une guirlande de roses, — un bateau, des canards, etc., etc.

= La princesse Victoire et le duc Nemours ont été mariés hier ; voici les fêtes qui ont été données à cette occasion :

RÉJOUISSANCES PUBLIQUES

A l'occasion du mariage de Mgr. le duc de Nemours.

Le soleil s'est levé à l'orient vers cinq heures du matin ;

Les laitières se sont placées sous les portes-cochères ;

Vers sept heures, — les portiers ont balayé le devant des maisons ;

Ce n'était rien encore : les boulangers ont fait une distribution de pain..... à raison de 87 centimes $\frac{1}{2}$ les deux kilogrammes.

Les orgues de Barbarie ont joué sous diverses fenêtres ;

Quelques lilas ont fleuri ;

Le thermomètre s'est élevé à vingt-quatre degrés centigrades ;

A huit heures, on a allumé les réverbères ;

A neuf heures, les étoiles ont paru au ciel ;

Les théâtres ont donné diverses pièces n'ayant aucun rapport à la circonstance. — Le prix des places n'était pas augmenté ;

Les journaux ministériels — ont tous raconté que le Roi, la Reine et la princesse Victoire (la duchesse de Nemours), sont sortis en

CHAR A BANCS ;

Voilà où en est la royauté.

Voici donc encore une princesse que l'on dit charmante qui vient en France recevoir des avanies. — Dans cette France, autrefois si polie et si galante, où aujourd'hui deux députés, dont l'un est l'avocat Michel, se sont vantés de ne s'être pas levés à l'arrivée de la Reine à la chambre des députés.

Mais on a dans le temps élu M. Fould pour que les Juifs fussent représentés à la Chambre.

Ces deux messieurs, pour que la représentation soit générale, — représentent les gens mal élevés.

La duchesse de Nemours ressemble beaucoup à une de nos plus jolies élégantes, à madame de Plaisance.

=M. Roussin est fort embarrassé:—comme ministre, il faut qu'il présente une nomination d'amiral à la signature du Roi. — Il voudrait bien être nommé, et il n'ose se désigner.

=Un juré, avocat de son état, a donné un de ces jours passés une représentation qui a obtenu quelque succès à l'audience de

la 2^e section de la cour d'assises : il s'agissait d'un vol avec effraction , fausses clés et escalade.

Le chef du jury, un peu troublé de tant d'horreurs, et tout entier au bonheur d'être honnête homme, rentre dans l'audience et posant la main sur sa poitrine, dit : « Sur mon âme et sur ma conscience, devant Dieu et devant les hommes, non le *jury* n'est pas coupable. »

. = Le ministère qui a, dit-on, envoyé M. de Feuillide en Amérique, vient d'envoyer M. Granier de Cassagnac à la *Revue de Paris*.





A MES LECTEURS.

Il faut que je m'arrête ici. — Padocke et Grimalkin, — Astarté et Moloch, — Mes petits soldats ailés, rentrez au jardin, reposez-vous sur les fleurs roses des arbres de Judée, et sur les ombelles parfumées des sorbiers. — Les deux jours qui restent appartiennent aux imprimeurs.

J'ai raconté cette fois le mois jour par jour : mes lecteurs auront ainsi à la fin de l'année une histoire complète et très curieuse des sottises, des ridicules et des escobarderies.

Mais comme il y a des gaillards qui pourraient profiter des deux jours dont je ne peux parler chaque mois, pour se permettre toutes sortes de choses qui échapperaient aux aiguillons des guêpes ;

Et Dieu sait ce qu'il peut tenir de ces choses-là dans deux jours !

Le volume de juin et les autres volumes commenceront par un *report d'autre part*.

Le numéro d'avril était rempli de fautes d'impression.—*Mort* pour *chose*, *fauve* pour *faune*, etc. ,etc. — Nous tâcherons qu'il n'en soit pas ainsi à l'avenir.

Il y a d'autres fautes que malheureusement nous ne pouvons rejeter sur les imprimeurs. — Nous avons dit que M. Vi-

vien était préfet de police lors du sac de de l'archevêché; — c'est M. Baude qui occupait alors ce poste, et M. Vivien n'a été préfet qu'après lui. — Nous avons prêté à M. Villemain un mot appartenant à M. Hugo.

ALPHONSE KARR.





POST-SCRIPTUM.



ORDONNANCE DU ROI.

LOUIS-PHILIPPE, Roi des Français,

A tous présens et avenir, salut.

Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

ART. 1^{er}. L'amnistie accordée par notre ordonnance du 8 mai 1837 est étendue à tous les individus condamnés, avant la dite ordonnance, pour crimes et délits politiques,

qu'ils soient ou non détenus dans les prisons de l'Etat.

LOUIS-PHILIPPE.



= On m'assure que les réfractaires de la garde nationale sont exceptés de l'amnistie. — Ce crime et celui de secouer les tapis par la fenêtre sont décidément les seuls pour lesquels il n'y a rien à espérer, ni des *circonstances atténuantes* du jury, ni de la clémence royale.

A. K.



VA 1 15069 45